

l'esprit de parti se mêle de tout en Canada, nous ne nous sommes pas accordés sur le traitement qui convient au patient. Il est inutile de vous dire de quelle affection il souffre ; toujours que mon savant confrère voulait le saigner...

*Boudin.*—Et mon savant confrère voulait le purger...

*Bistouri.*—Je faisais observer à mon savant confrère que l'école moderne n'avait recours à la saignée que dans des cas extrêmes et que même des hommes éminents dans la science exprimaient de grands doutes sur l'efficacité de ce moyen dans tous les cas. Là-dessus mon savant confrère m'a traité d'innovateur, de partisan des idées nouvelles, de philosophe et a fini par me traiter de rouge ! quoique l'appellation lui conviendrait mieux puisqu'il est en toute occasion plus prêt que moi à répandre le sang. Il veut en médecine saigner et en politique faire la guerre à propos de tout.

*Bonsens.*—Eh ! mon Dieu, comment voulez-vous que je juge entre vous, moi qui ne connais absolument rien en médecine ?

*Bistouri.*—Voici ce que c'est. Notre dispute qui, au début, n'était qu'affaire de profession n'a pas tardé à tourner entièrement sur la politique. Mon savant confrère, après m'avoir, à mots couverts, traité d'ignorant, me dit que ce sont les gens comme moi qui font le malheur des professions et des nations. Que, grâce à nous les peuples ne sont jamais tranquilles et les médecins n'ont jamais fini d'étudier. Qu'on devrait interdire tous ceux qui ne savent pas être contents du monde tel qu'il est. Que ce sont les partis politiques qui nous divisent à présent les uns contre les autres et font ainsi notre faiblesse. Je lui répondais que s'il n'y avait pas d'opposition dans un pays les majorités ne sauraient se conduire sagement. Que s'il n'y avait pas de partisans du progrès les hommes croupiraient de plus en plus dans l'ignorance et finiraient bien vite par rétrograder ; car lorsque le navigateur n'avance pas il ne tarde pas à reculer et il doit en être ainsi des peuples qui comme les vaisseaux sont exposés aux vents contraires aux courants qui ne doivent pas tarder à les entraîner si ceux qui les conduisent cessent de les diriger ou

avant dans leur route. Enfin notre querelle a duré long-tems, s'envenima, et durerait encore si pour la terminer sans nous brouiller à jamais nous n'avions résolu de la référer à monsieur Bonsens. Voilà pourquoi nous sommes venus.

*Pétrus.*—Et pendant tout ce temps-là qu'est devenu votre malade, l'avez-vous enfin saigné ?

*Bistouri.*—Non, mais sans moi...

*Pétrus.*—L'avez-vous purgé ?

*Boudin.*—Non, mais sans moi...

*Pétrus.*—Il est donc mort alors ?

*Bistouri.*—Non. La crise est passée. Il pourrait même se rétablir.

*Boudin.*—Il avait une si forte constitution !

*Bonsens.*—Eh ! mes amis, ne pourrait-il pas arriver en politique ce qui vient de se passer entre vous en médecine ? Tandis que les docteurs se querellent sur les remèdes à appliquer aux peuples il arrive souvent que ceux-ci se sauvent tout seuls, lorsqu'ils sont fortement constitués. Puisque vous voulez bien me demander mon idée là-dessus, à moi qui ne me mêle pas de politique, comme vous savez, quoique je me permette de penser là-dessus à ma façon sans consulter les maîtres docteurs, je vous dirai que selon moi, vous avez, comme il arrive presque toujours, tous deux raison jusqu'à un certain point et tous deux tort en quelque chose.

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir ! Pourtant, je croirais que puisque le malade peut guérir sans les docteurs, ils avaient tort tous les deux.

*Androche.*—Pour moi je dis et je vous rédis qu'il n'y a rien comme les remanchemens. Ils n'étudient rien et ils savent tout. Voyons, monsieur Bonsens, si vous étiez malade à qui vous fieriez-vous ? Ce n'est pas aux docteurs puisqu'ils ne sont pas d'accord entr'eux. Prendriez-vous un purgeur ou un saigneur ?

*Bonsens.*—Je tâcherais d'éviter les charlatans ou les hommes à système qui ne savent voir les choses que de leur côté. Mais pour en revenir à la question des partis politiques, puisque vous me demandez mon opinion là-dessus, je vous dirai que de tout temps il y a eu dans le monde deux partis, l'un qui veut le progrès, et l'autre qui le redoute. Les extrêmes de ces partis, car il y a toujours des gens qui ne savent pas être